

Voir sans entendre. Engels, Manchester et l'observation sociale en 1844

In: Genèses, 22, 1996. pp. 4-17.

Résumé

■ Gareth Stedman Jones : Voir sans entendre. Engels, Manchester et l'observation sociale en 1844 L'ouvrage écrit par Engels en 1844, la Situation de la classe laborieuse en Angleterre, est considéré comme une description classique de «la première ville industrielle du monde». Mais ce qui a rendu possible ce regard sur la ville, c'est la quête d'une confirmation factuelle de la philosophie de Feuerbach à laquelle Engels venait de se convertir. En outre, la ville qui est visitée est celle des travailleurs occasionnels misérables et non celle des usines de coton : on n'y trouve guère la situation universelle du prolétaire moderne. Enfin, on peut s'interroger sur l'insistance exclusive de Engels sur la vue et l'odorat, tandis que l'ouïe ne joue aucun rôle et que la parole de ceux qu'il observe est absente : cette séparation entre les mots et l'action soutiendra pour longtemps le mythe de la destinée rédemptrice du prolétariat.

Abstract

Seeing Without Hearing. Engels, Manchester and Social Observation in 1844 Engel's 1844 work, Condition of the English Working Class in England, is considered a classic description of "the world's first industrial city". But what enabled him to view the city in this way was the fact that he was seeking factual confirmation of Feuerbach's philosophy, to which he had just converted. Moreover, the city he describes is one of poverty-stricken occasional workers and not of textile factories: it was hardly the universal situation of the proletariat. Finally, one may wonder why Engels insisted exclusively on sight and smell, whereas sound played no role: the speech of those he observed is absent from the work. For a long time, this separation of action from words would help to maintain the myth of the redemptive destiny of the proletariat.

Citer ce document / Cite this document :

Stedman Jones Gareth, Charlot Michel. Voir sans entendre. Engels, Manchester et l'observation sociale en 1844. In: Genèses, 22, 1996. pp. 4-17.

doi : 10.3406/genes.1996.1367

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes_1155-3219_1996_num_22_1_1367

VOIR SANS ENTENDRE. ENGELS, MANCHESTER ET L'OBSERVATION SOCIALE EN 1844

Gareth Stedman Jones

Le livre de Friedrich Engels *La Situation de la classe laborieuse en Angleterre* résulte de son séjour de vingt et un mois dans le Lancashire et fut publié à Leipzig en 1845¹. Il est à juste titre salué comme l'un des grands tableaux dépeignant les horreurs de la «révolution industrielle». Sociologues et historiens de la ville considèrent aussi qu'il offre par sa description de Manchester une étude classique de la ville industrielle au XIX^e siècle. C'est un point sur lequel Engels insiste lui-même fortement au moment d'aborder la description proprement dite de Manchester. Il indique en effet qu'il va pénétrer sur

la terre classique, où l'industrie anglaise a accompli son chef-d'œuvre et d'où partent tous les mouvements ouvriers. [...] C'est dans le Lancashire et notamment à Manchester que l'industrie de l'empire britannique a son point de départ et son centre. [...] Les techniques modernes de fabrication ont atteint à Manchester leur perfection. [...] C'est là aussi que, simultanément, les conséquences de l'industrie moderne devaient se développer le plus complètement et sous la forme la plus pure, et le prolétariat industriel se manifester de la façon la plus classique ; l'abaissement où l'utilisation de la vapeur, des machines et de la division du travail plongent le travailleur et les efforts du prolétariat pour s'arracher à cette situation dégradante, devaient nécessairement être, ici également, poussés à l'extrême et c'est ici qu'on devait en prendre la conscience la plus grande. C'est pour ces raisons, donc, parce que Manchester est le type classique de la ville industrielle moderne et aussi parce que je la connais aussi bien que ma ville natale – et mieux que la plupart de ses habitants – que nous nous y arrêtons un peu plus longuement.²

1. Sur les premières éditions et traductions de l'ouvrage, voir l'encadré. Les citations d'Engels et leurs références seront données ici dans la traduction française de Gilbert Badia et Jean Frédéric : *La Situation de la classe laborieuse en Angleterre*, Paris, Éditions sociales, 1960.

2. F. Engels, *La Situation...*, op. cit., p. 81.

C'est la connaissance intime de Manchester par Engels qui frappe immédiatement et qui distingue sa description de celle de tant de ses contemporains. Engels prépare cette description par un bref aperçu des villes environnantes du Sud du Lancashire : Preston, Oldham, Bolton, Stockport³. Le tableau est fait avec compétence mais n'a rien d'exceptionnel. La description de rivières dégoûtantes de saleté, d'amoncellements d'immondices, de caves tenant lieu de logement, de cottages mal bâtis et de ruelles puantes se retrouve chez Chadwick dans son *Rapport sur la condition sanitaire de la population laborieuse*, de 1842, et dans les nombreuses descriptions, effrayantes mais impersonnelles, des terribles conditions de vie que des médecins ont fournies dans les années 1830 et 1840⁴. Les descriptions qu'on trouve dans ces rapports sont certes choquantes mais distancées ; elles ne sont pas structurées par l'opposition dramatique, et même mélodramatique, entre l'Angleterre «bourgeoise» et l'Angleterre «prolétarienne», que l'on trouve au cœur de celle d'Engels et qui donne tant de force à son texte. Ce sont des villes où la proportion de la population ouvrière est encore plus importante qu'à Manchester, la grande ville industrielle de la région avec ses 400 000 habitants. Engels écrit :

La ville elle-même est construite d'une façon si particulière qu'on peut y habiter des années, en sortir et y entrer quotidiennement sans jamais entrevoir un quartier ouvrier ni même rencontrer d'ouvriers, si l'on se borne à vaquer à ses affaires ou à se promener.⁵

Engels commence par une description du centre commercial, long d'un demi-mile, qui n'est habité que de jour. La nuit, «seules les patrouilles de police rôdent avec leurs lanternes sourdes». Ce quartier commercial est «silloné par quelques grandes artères dont les rez-de-chaussée sont occupés par de luxueux magasins». Tout le reste de Manchester «qui entoure le quartier commercial comme une ceinture, dont la largeur moyenne est de un mile et demi» se compose uniquement de quartiers ouvriers. Au-delà de cette ceinture habitent «la bourgeoisie moyenne et la haute bourgeoisie» jusqu'aux «hauteurs aérées de Cheetam Hill, Broughton et Pendleton, au grand air sain de la campagne, dans des habitations splendides et confortables, desservies toutes les demi-heures ou tous les quarts d'heure par les omnibus qui conduisent en ville⁶». Engels poursuit :

3. *Ibid.*, pp. 82-84.

4. Edwin Chadwick, *Report on [...] the Sanitary Condition of the Labouring Population of Great Britain*, London, House of Lords, Sess. 1842, vol. 26. Sur Manchester, voir James Phillips Kay [par la suite Kay-Shuttleworth], *The Moral and Physical Condition of the Working Classes Employed in Cotton Manufacture in Manchester*, London, J. Ridgway, 1832.

5. F. Engels, *La Situation...*, *op. cit.*, p. 85.

6. *Ibid.*, p. 86.

DOSSIER

*La ville :
postures, regards, savoirs*

Gareth Stedman Jones
*Voir sans entendre. Engels,
Manchester et l'observation
sociale en 1844*

Et le plus beau, c'est que ces riches aristocrates de la finance peuvent, en traversant tous les quartiers ouvriers par le plus court chemin, se rendre à leurs bureaux d'affaires au centre de la ville sans seulement remarquer qu'ils côtoient la plus sordide misère à leur droite et à leur gauche. En effet, les grandes artères qui, partant de la Bourse, quittent la ville dans toutes les directions, sont flanquées des deux côtés d'une rangée presque ininterrompue de magasins et ainsi sont aux mains de la petite et moyenne bourgeoisie qui, ne serait-ce que pour son propre intérêt, fait grand cas d'un certain décorum et a les moyens de le faire. [...] Ils suffisent à dissimuler aux yeux des riches messieurs et dames à l'estomac robuste et aux nerfs débiles, la misère et la saleté, complément de leur richesse et de leur luxe.⁷

L'explication que donne Engels de cette configuration spatiale est quelque peu équivoque. D'un côté, il souhaite l'imputer à «l'hypocrisie» des industriels libéraux qui «ne sont pas tout à fait innocents de cette pudique disposition des quartiers». Mais il doit aussi reconnaître que le développement de Manchester répond moins à un «plan» qu'il n'est le fait du «hasard»⁸. De toute façon, la force d'Engels ici ne tient pas tant au jugement qu'il porte qu'à l'expérience personnelle et familière dont témoigne sa description de la disposition de cette ville industrielle, laquelle vaudrait d'ailleurs pour n'importe quelle grande ville industrielle du monde occidental dans les cent années qui vont suivre. Engels ne fut pas le premier à remarquer la migration à la périphérie d'une classe d'employeurs se déplaçant quotidiennement. Léon Faucher l'avait déjà fait dans son étude sur Manchester parue dans la *Revue des deux mondes* un an auparavant⁹. Mais Engels est le seul à en examiner les conséquences sociales et visuelles.

Incontestablement, la pièce de résistance, ce qui grave le récit d'Engels dans la mémoire, c'est ce qui vient ensuite. Après avoir divisé la ville entre *le visible* et *l'invisible* – ou plus exactement selon la terminologie hégélienne dans laquelle ceci fut pensé – entre *l'apparence* et *l'essence*, Engels entraîne le lecteur derrière la façade qu'offrent à la vue les interminables rangées de magasins le long des grandes artères, à la découverte «des quartiers ouvriers». Plus de vingt ans plus tard, lorsque Marx dans *Le Capital* quitte la sphère de la circulation, c'est-à-dire la sphère d'où «le libre-échangiste vulgaire» tire ses idées, pour celle «du laboratoire secret de la production», à la fin de la deuxième section du livre I, il ne fait que développer le même procédé littéraire¹⁰. Particulièrement frappant chez Engels est le début, le tableau de la Vieille Ville. Elle

7. *Ibid.*

8. *Ibid.*, p. 87.

9. Léon Faucher, *Études sur l'Angleterre*, Paris, Guillaumin, 1845, vol. 1, pp. 264-265. Originellement publiées dans la *Revue des deux mondes* en 1843-1844, ces études sont immédiatement traduites en anglais (*Manchester in 1844, its Present Condition and Future Prospects*, London-Manchester, 1844).

10. Karl Marx, *Das Kapital* [1867], trad. fr. *Le Capital*, Paris, Éditions sociales, 1959, livre I, section II, pp. 178-179.

Historique de la publication de La Situation de la classe laborieuse en Angleterre de Friedrich Engels

Pendant son séjour en Angleterre de novembre 1842 à août 1844, Engels envisage d'écrire un livre sur l'histoire sociale de l'Angleterre devant paraître en une série d'articles sous le titre «La Situation de l'Angleterre». Le premier de ces articles, celui consacré au livre de Thomas Carlyle *Past and Present*, paraît dans les *Deutsche-französische Jahrbücher [Annales franco-allemandes]* au début de 1844. Deux autres articles, «Le Dix-huitième siècle» et «La Constitution anglaise» paraissent dans *Vorwärts* un peu plus tard en 1844. Après son départ d'Angleterre, Engels s'entretient longuement avec Marx à Paris en août 1844 avant de revenir chez lui à Barmen. Pendant la rédaction du livre de septembre 1844 à mars 1845, Engels décide de le centrer sur «la situation des prolétaires anglais». Mais son intention est de le faire suivre immédiatement d'une autre étude sur «l'évolution historique de l'Angleterre et du socialisme anglais».

La première édition de *Die Lage der arbeitenden Klasse in England, nach eigener Anschauung und authentischen Quellen* fut publiée en juin 1845 à Leipzig par l'éditeur Otto Wigand. Le livre d'Engels fut largement commenté en Allemagne dès sa parution et une seconde édition sortit chez Wigand en 1848.

Le livre parut pour la première fois en anglais à New York en 1887, dans une traduction de Florence Kelley-Wischnewetzky. Cette traduction fut revue par Engels qui apporta certaines modifications. La plus importante fut l'ajout d'une «postface» contenant le texte d'un article intitulé «L'Angleterre en 1845 et en 1885». Il changea également le titre qui devint *The Condition of the Working-Class in England in 1844*.

La première traduction française fut l'œuvre de Bracke (A. M. Desrousseaux) avec pour titre *La Situation des classes laborieuses en Angleterre*, 2 vol. in-16, Paris, Costes, 1933.

commence à Long Millgate, une de ses meilleures rues, aux maisons vétustes, sales, délabrées, «un quartier ouvrier non camouflé» puisqu'on ne s'y est pas donné la peine de paraître propre. Mais cette rue n'est rien en comparaison des ruelles et des cours qui s'entassent par derrière partout où il y a un espace et «où on accède par des boyaux étroits et couverts où deux personnes n'ont pas la place de se croiser». Ici toute l'horreur des descriptions qu'on trouvait déjà dans le *Sanitary Report* est vigoureusement mise en évidence grâce au témoignage de première main d'un visiteur venu d'un autre monde. Dans une de ces cours, il y a des cabinets sans porte et si sales que les habitants «ne peuvent entrer ou sortir de la cour qu'en traversant une mare d'urine pestilentielle et d'excréments». Des cabinets comme celui-ci dans les pires quartiers de la ville étaient partagés par plus de deux cents personnes¹¹.

Le comble est atteint lorsqu'Engels arrive au cœur de la Vieille Ville, à Ducie Bridge :

Le point de vue qu'on a de ce pont – délicatement masqué aux mortels d'assez petite taille par un parapet de pierre à hauteur d'homme – est par ailleurs caractéristique de tout le quartier. En bas, coule, ou plutôt stagne, l'Irk, mince cours d'eau, noir

11. F. Engels, *La Situation...*, op. cit., p. 89.

DOSSIER

*La ville :
postures, regards, savoirs*

Gareth Stedman Jones
*Voir sans entendre. Engels,
Manchester et l'observation
sociale en 1844*

comme la poix et à l'odeur nauséabonde, plein d'immondices et de détritrus, qu'il dépose sur sa rive droite qui est plus basse ; par temps sec, il subsiste sur cette rive toute une série de flaques boueuses, fétides, d'un vert noirâtre, du fond desquelles montent des bulles de gaz méphitique dégageant une odeur qui, même en haut sur le pont, à quarante ou cinquante pieds au-dessus de l'eau, est encore insupportable. [...] Sur la rive droite toute plate, s'élève une longue file de maisons et de fabriques. La seconde maison est en ruines, sans toit, pleine de décombres, et la troisième est si basse que l'étage inférieur est inhabitable et en conséquence sans portes ni fenêtres. L'arrière-plan, de ce côté, c'est le cimetière des pauvres, les gares de chemin de fer de Liverpool et de Leeds et derrière, la Maison des pauvres, "la Bastille de la loi sur les Pauvres" de Manchester, qui, pareille à une citadelle, regarde du haut d'une colline, à l'abri de hautes murailles et de créneaux, menaçante, le quartier ouvrier qui s'étend en face.¹²

Quittant Ducie Bridge, Engels se perd dans des « passages malpropres [...] ». Des monceaux de décombres, de détritrus et d'immondices partout ; des flaques stagnantes au lieu de caniveau, et une odeur qui à elle seule interdirait à tout homme quelque peu civilisé d'habiter dans un tel quartier». Il traverse un pont de chemin de fer en bas duquel se trouve exposée aux regards une cour «qui dépasse de très loin toutes les autres en saleté et en horreur», puis Engels conclut : «ces exemples suffisent. C'est ainsi qu'est bâtie toute la rive de l'Irk, chaos de maisons jetées pêle-mêle, plus ou moins inhabitables et dont l'intérieur est en parfaite harmonie avec la saleté des alentours¹³». L'auteur parcourt le reste de la Vieille Ville. Certains endroits sont dans un état légèrement meilleur, mais à chaque coin de rue on retrouve les détritrus, les cochons et les logements en sous-sol. Telle est, conclut-il, la Vieille Ville, où vivent 20 à 30 000 habitants de «la première ville industrielle du monde»¹⁴.

Mais il s'agit de la *Vieille Ville*, rétorquaient les industriels de Manchester. En conséquence, pour prouver qu'il ne s'agit pas seulement de la Vieille Ville, mais d'un résultat qui «date de l'époque industrielle», Engels va maintenant explorer la Ville Neuve.

On trouve ici plus de passages pavés, une ébauche de plan pour les cours. Mais là encore les cottages à l'arrière des rues sont dans un état lamentable, les maisons construites dos à dos manquent d'aération, les logements en sous-sol abondent et les porcs fouillent les tas de détritrus. Des cottages peu élevés, bien qu'ils ne soient pas vieux, tombent en ruine au bout de dix ans. Les murs ne

12. *Ibid.*, pp. 90-91.

13. *Ibid.*, pp. 91-92.

14. *Ibid.*, p. 93.

sont pas assez épais et la construction est mauvaise parce que, passé un certain délai, les bâtiments reviennent au propriétaire du terrain. Poursuivant par Ancoats le long de la rivière Medlock, on tombe sur un groupe d'habitations dans un état aussi lamentable que ce qu'on peut trouver dans la Vieille Ville. C'est la «Petite Irlande», où quatre mille habitants s'entassent à vingt par pièce dans deux cents petits cottages sales au milieu des immondices, des détrit, des émanations nauséabondes et des porcs¹⁵.

Après son examen de la Ville Neuve, Engels traite de manière beaucoup plus rapide de Hulme, dont les quartiers sont décrits comme «enfouis dans la boue», et de Salford, où 80 000 habitants serrés les uns sur les autres dans des cours et d'étroits passages vivent dans des conditions qui apparaissent pires que celles de Manchester. «Voilà, conclut Engels, les différents quartiers ouvriers de Manchester, tels que j'ai eu l'occasion de les observer moi-même durant vingt mois». «En un mot, poursuit-il, nous dirons que dans les logements ouvriers de Manchester il n'y a pas de propreté, pas de confort, et donc pas de vie de famille possibles ; que seule une race déshumanisée, dégradée, rabaissée à un niveau bestial, tant du point de vue intellectuel que du point de vue moral, physiquement morbide, peut s'y sentir à l'aise et s'y retrouver chez soi¹⁶.» Après avoir encore décrit la qualité inférieure de la nourriture et des vêtements des ouvriers, Engels termine son examen de la classe ouvrière des grandes villes en affirmant qu'il existe «dans le cas le plus favorable une existence momentanément supportable : à labeur acharné bon salaire», et au pire le manque de domicile et la faim, la «moyenne des cas» étant beaucoup plus proche du pire¹⁷.

Je crois avoir donné un résumé fidèle de la manière dont Engels décrit Manchester en 1844. Je me propose maintenant de poser trois questions à propos de ce texte qui, je l'espère, montreront ce qui se révèle et ce qui se cache dans cet exemple, à juste titre célèbre, de regard sur la ville au XIX^e siècle. *Premièrement*, qu'est-ce qui a rendu possible la vision d'Engels sur la ville ? Qu'est-ce qui l'a fait quitter les grandes artères pour s'aventurer par derrière dans les ruelles ? Qu'est-ce qui l'a attiré vers des zones que ne connaissaient et fréquentaient que les autorités sanitaires et parfois tel médecin courageux ? *Deuxièmement*, qu'a-t-il réellement vu ? S'agit-il de la ville industrielle sous son aspect universel ou de quelque chose de

15. *Ibid.*, pp. 99-101.

16. *Ibid.*, p. 104.

17. *Ibid.*, p. 116.

DOSSIER

*La ville :
postures, regards, savoirs*

Gareth Stedman Jones
*Voir sans entendre. Engels,
Manchester et l'observation
sociale en 1844*

plus spécifique ? *Enfin*, quelle est la signification de ce texte en tant que vision de spectateur ? Pourquoi limiter la compréhension d'une ville à ce qui se voit ? Qu'est-ce qui a conduit Engels à *regarder* cette ville alors qu'il ne prête attention ni à ses bruits ni à ses voix ?

Tout d'abord, donc, qu'est-ce qui a rendu possible l'originalité de la vision d'Engels ? La réponse qui fait sans doute le plus autorité parmi tous les commentaires est celle de Steven Marcus. L'explication fournie par Marcus de ce qu'il appelle chez Engels «les motifs personnels qui l'ont poussé à écrire en premier lieu sur les grandes villes» est la suivante :

Il choisissait d'écrire d'après sa propre expérience ; de s'affronter à elle, de l'exploiter, de la clarifier et, au sens propre du terme, de la créer tout en se créant lui-même. Car en transformant en langage son expérience, il en produisait et en découvrait tout à la fois la structure.¹⁸

Marcus reconnaît, bien sûr, que ce visiteur de Manchester de vingt-quatre ans est allemand, qu'il a été converti au communisme par Moses Hess et qu'il a une certaine familiarité avec la philosophie de Hegel. Mais il n'essaye guère de comprendre, peut-être ne saisit-il pas du tout, comment cette formation intellectuelle et politique structure le mode de perception d'Engels. Il ne voit pas que cette «expérience», dont il souligne tant l'importance, est à bien des égards pré-structurée.

Premièrement, l'importance de Hegel ne joue pas seulement, comme Marcus le signale, dans l'effort d'Engels pour saisir la totalité ou pour traiter le particulier comme un exemple de l'universel. Hegel tient aussi un rôle décisif dans le passage de l'apparence à l'essence, succession à la fois logique et physique qui conduit Engels des grandes artères aux rues qui se trouvent derrière. Il faut dire qu'il s'agit là d'un procédé rhétorique et politique bien plus efficace pour relier entre elles les différentes parties de la ville et de la société que la métaphore prédominante de l'enquête sociale anglaise à l'époque victorienne, celle de l'explorateur révélant au cœur de la civilisation des territoires et des peuples aussi éloignés que ceux d'Afrique¹⁹. La juxtaposition de l'apparence et de l'essence ne se contente pas de suggérer une contiguïté inhabituelle mais évoque surtout une inquiétante interdépendance. Une telle manière d'aborder les nouvelles conditions de la vie urbaine n'était pas totalement inconnue des lecteurs anglais. Thomas Carlyle avait obtenu dans *Passé et présent*

18. Steven Marcus, *Engels, Manchester and the Working Class*, London, Weidenfeld & Nicolson, 1974, p. 145.

19. Gareth Stedman Jones, *Languages of Class: Studies in English Working Class History, 1832-1982*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983, chapitre 4.

un effet semblable par le contraste entre «la sphère interne de la Réalité [*Fact*]» et «la sphère externe de l'Apparence [*Semblance*]»²⁰. Cela apparaît particulièrement bien quand, dans un passage célèbre, il cite le cas de la veuve irlandaise d'Edimbourg, qui ayant en vain sollicité les institutions charitables de la ville, finit par mourir du typhus et cause de ce fait, sans le vouloir, la mort de dix-sept personnes dans sa rue. Son prochain avait refusé de voir en elle une sœur, «chair de votre chair, créée par un seul et même Dieu». «Mais elle prouve qu'elle est bien leur sœur ; son typhus les tue²¹.»

Deuxièmement, le tableau d'Engels subit l'influence cruciale d'un facteur qui n'est pas même mentionné par Marcus et qui joue pourtant un rôle plus puissant que l'opposition venue de l'idéalisme allemand entre apparence et essence. Il s'agit de la version «communiste» de la vision feuerbachienne de la déshumanisation. Nous savons par le témoignage d'Engels lui-même qu'il fut converti au «communisme» par Moses Hess à Cologne au cours du voyage qui le conduisait en Angleterre sur la fin de 1842. Ce «communisme» était fondé sur le contraste entre l'égoïsme et la notion de «conscience générique» chez Feuerbach, que ce dernier devait plus tard définir comme «unité du moi et du toi». Les grandes lignes de cette version feuerbachienne du communisme se trouvaient exposées dans le seul numéro des *Deutsche-französische Jahrbücher* paru au début de 1844 et auquel Engels avait contribué. Position sans nul doute renforcée dans l'été de 1844 lorsqu'Engels rencontra Marx, le directeur des *Deutsche-französische Jahrbücher* à Paris, et accepta de collaborer avec lui²².

On peut donc à bon droit conjecturer que ce qui poussait principalement Engels à découvrir les quartiers ouvriers de Manchester était le désir de confirmer, de manière métaphorique mais aussi littérale, la conception feuerbachienne de la perte ontologique d'humanité associée à l'aliénation religieuse et – dans les commentaires communistes radicaux des Jeunes Hégéliens comme Moses Hess et Karl Marx – avec l'introduction de l'argent et de la propriété privée²³. Ce qui distingue l'homme de l'animal dans la théorie de Feuerbach n'est pas la conscience mais la «conscience générique»²⁴. Ainsi la perte de la conscience générique ou de l'être générique, qu'entraînent la religion, la propriété privée et l'État s'identifiait chez ces Feuerbachiens communistes à un

20. Thomas Carlyle, *Chartism, Past and Present*, London, 1810, p. 80.

21. *Ibid.*, p. 187.

22. Sur la politique des Feuerbachiens voir Michael Löwy, *La théorie de la révolution chez le jeune Marx*, Paris, François Maspero, 1970, pp. 35-37.

23. Voir Moses Hess, «Über das Geldwesen», in *Philosophische und Sozialistische Schriften, 1837-1850*, Auguste Cornu et Wolfgang Mönke (eds.), Berlin, Akademie-Verlag, 1961, pp. 329-348. L'analyse de Marx sur l'argent dans son essai sur «La Question Juive» paru dans les *Deutsche-Französische Jahrbücher* [*Annales franco-allemandes*] provient en grande partie de la contribution de Hess que, pour des raisons inconnues, Marx n'a pas publiée.

24. Voir en particulier Ludwig Feuerbach «Vorläufige Thesen zur Reform der Philosophie [1842]», trad. fr. : «Thèses provisoires pour la réforme de la philosophie», in *Manifestes philosophiques. Textes choisis (1839-1845)*, Paris, Presses universitaires de France, 1973, pp. 104-126.

DOSSIER

*La ville :
postures, regards, savoirs*

Gareth Stedman Jones
*Voir sans entendre. Engels,
Manchester et l'observation
sociale en 1844*

retour vers l'animalité. De plus, dans la version de cette théorie chez Marx, c'est la condition de l'ouvrier salarié qui est, par excellence, l'exemple de l'aliénation de l'essence humaine puisque le travailleur est quotidiennement contraint de vendre sa capacité de création de forme, de vendre son être générique en échange d'un salaire, qui lui fournit uniquement la satisfaction de ses besoins animaux que sont nourriture, boisson, abri et procréation. Ainsi dans ce monde inhumain, dont la propriété privée et la religion sont l'expression, ce qui était essentiellement «humain» est devenu un simple moyen de satisfaire des fins animales²⁵.

On considère généralement *La Situation de la classe laborieuse* comme un ouvrage écrit indépendamment de Marx. Mais il ressort clairement du texte qu'Engels se réclamait de la même tendance feuerbachienne que Marx et Hess et qu'il avait lu l'essai de Marx sur «La question juive» paru dans les *Deutsche-französische Jahrbücher*. *La Situation* faisait écho à cette position, par exemple dans son affirmation que «l'argent est le dieu de ce monde ; le bourgeois prend au prolétaire son argent, et en fait ainsi pratiquement un athée. Rien d'étonnant par conséquent, si le prolétaire met son athéisme en pratique en ne respectant plus la sainteté ni la puissance du dieu terrestre²⁶».

A la différence de Carlyle, Kay-Shuttleworth, Chadwick, Disraeli, Tocqueville, Faucher, Cooke Taylor ou Dickens, Engels, lui, n'était pas seulement ému par les exemples de déshumanisation qu'il rencontrait. Car cela confirmait comme un fait établi de l'économie et de la société modernes ce qu'au départ Feuerbach avait conçu comme une forme spirituelle et métaphysique de dégradation. Ces idées de Feuerbach aident à saisir l'organisation du livre d'Engels, quand on perçoit qu'elles sont le fil qui guide sa lecture et son interprétation de l'économie politique et de l'histoire d'Angleterre. La parabole communiste et feuerbachienne de la destinée du travailleur procédait de la lecture par le protestantisme allemand du récit chrétien telle que l'idéalisme allemand l'avait développée : le Christ doit endurer la solitude et la souffrance du Golgotha et de la crucifixion avant le réveil de la Résurrection et la réunion de la Pentecôte²⁷. Une figure de cet ordre commande le déroulement du livre d'Engels, où l'ouvrier doit d'abord être dégradé et totalement dépossédé de tout caractère humain avant de retrouver son humanité au cours d'un combat brutal qui mène à son éveil spirituel.

25. Karl Marx, *Ökonomische philosophische Manuskripte geschrieben von April bis August 1844*, trad. fr. *Manuscrits de 1844*, Paris, Éditions sociales, 1962, pp. 101-102.

26. F. Engels, *La Situation...*, *op. cit.*, pp. 161-162.

27. Pour une exploration de cette question voir Georges M.-M. Cottier, *L'athéisme du jeune Marx. Ses origines hégéliennes*, Paris, J. Vrin, 1969.

Le livre débute avec l'innocence bucolique des tisseurs de l'époque pré-industrielle. Ce sont des gens heureux mais soumis et abêtis, qui combinent manufacture et petite propriété foncière. Ces travailleurs sont entraînés dans le courant de l'histoire mondiale par la «révolution industrielle» qui les prive de leurs terres, les dépossède de leurs outils et les pousse vers la ville et l'usine²⁸. Avant cette révolution, ces tisseurs et fileurs avaient mené une vie mystifiée «indigne d'être humains» ; ils étaient heureux, mais plongés dans l'ignorance. Ce n'est qu'en étant poussés de force dans le courant de l'histoire par la «révolution industrielle» qui «les réduisit tout à fait au rôle de simples machines» qu'il furent finalement contraints «de penser et d'exiger de jouer leur rôle d'hommes²⁹». Le premier stade est présenté comme un prélude a-historique ou pré-historique. Le second est construit à partir d'un récit retraçant le processus d'expropriation et de dégradation qui crée les conditions de la formation du prolétariat. Ceci apparaît clairement dans le troisième stade qui décrit les débuts assez frustes de la résistance : violence, criminalité, ou encore «dérober, piller, assassiner et incendier». Dans le quatrième et dernier stade, cette résistance se fait de plus en plus consciente, débouchant d'abord sur la formation de syndicats puis sur l'organisation politique du prolétariat, définie comme lutte de classe contre la concurrence et la propriété privée.

Le tableau de Manchester et des «grandes villes» appartient à la première partie du livre, relève du processus de paupérisation absolue et de déshumanisation qui est la condition nécessaire de la révolte prolétarienne. C'est pourquoi si nous relisons la description des quartiers ouvriers, nous sommes frappés par l'abondance et le sens littéral des références à la bestialité, à la criminalité et à la déshumanisation. Les habitations le long de l'Irk sont une «foule d'étables habitées par des hommes». Les logements de «ces ilotes de la société moderne» ne sont pas plus propres que «des porcheries». Dans la Petite Irlande «cette population doit réellement se situer à l'échelon le plus bas de l'humanité». Du haut du viaduc on apercevait «un homme qui vivait dans une étable. Il avait construit dans ce trou carré une espèce de cheminée³⁰». De même Engels fait des allusions voilées à l'homosexualité et à l'inceste comme signes de retour complet à l'animalité. Les meublés sont «le théâtre d'actes qui révoltent l'humanité et qui n'auraient peut-

28. F. Engels, *La Situation...*, *op. cit.*, p. 41. Il est probable qu'Engels a emprunté la notion de «révolution industrielle» à Jérôme-Adolphe Blanqui, *Histoire de l'économie politique en Europe depuis les Anciens jusqu'à nos jours*, Paris, Guillaumin, 1837, 2 vol.

29. F. Engels, *La Situation...*, *op. cit.*, p. 38.

30. *Ibid.*, p. 104.

DOSSIER

*La ville :
postures, regards, savoirs*

Gareth Stedman Jones
*Voir sans entendre. Engels,
Manchester et l'observation
sociale en 1844*

être jamais été perpétrés sans cette centralisation imposée de l'immoralité³¹». De toute évidence, le Manchester qui se révèle au regard d'Engels n'est pas le pur produit d'une expérience brute, ni d'une simple émancipation à l'égard de préjugés bourgeois, ni le fait d'un œil particulièrement doué pour l'observation. Dans l'écriture au moins, et peut-être même dans la manière de voir, Manchester avait déjà son rôle tout attribué dans le drame, celui de témoin des heures les plus sombres de la souffrance avant que ne pointe l'aurore.

Mais qu'a vu Engels ? Est-ce le pur produit de «l'époque industrielle³²» ? S'agit-il de la situation de toute la classe laborieuse dans son universalité de classe paupérisée, privée de propriété ? Il est à ce propos possible de suggérer que l'universalité dévoilée par Engels n'est pas celle qu'il croit mais une universalité qui, si elle est moins prométhéenne, n'en demeure pas moins tout aussi choquante. Et c'est bien pourquoi cette description conserve toute sa force. Vue l'insistance que met Engels à faire référence à «l'abaissement où l'utilisation de la vapeur, des machines et de la division du travail plongent le travailleur»³³, on pourrait penser que les zones décrites en détail par Engels sont celles où habitent les ouvriers des usines de coton. Or ce n'est pas le cas. En 1841, l'industrie du coton employait 40% des femmes de Manchester et 60% de celles de moins de vingt ans, ce qui représentait 25% de la population totale. La plus grande partie de ces salariées ne vivait pas dans les quartiers étudiés en détail par Engels. Comme l'indique J.K. Walton, dans *The Cambridge Social History of Britain*, les quartiers les plus abominables du Manchester d'Engels se trouvaient près du centre ville, là où on ne trouvait pas de travail en usine et où régnait un marché du travail occasionnel (*casual labour*) comparable à ce qui existait au centre de Liverpool³⁴. Il faut aussi garder à l'esprit le fait que les problèmes sociaux de Manchester n'avaient pas seulement, ni même principalement, pour origine le travail en usine. C'étaient des problèmes spécifiquement liés à une urbanisation rapide et à un accroissement de population, avec tout le cortège de difficultés que cela entraîne pour l'espace urbain, les loyers, l'approvisionnement en eau et les équipements sanitaires. Il n'est pas question de nier que le coton ait été le facteur principal de la croissance de Manchester. Mais Manchester n'était pas une ville exclusivement industrielle, pas plus qu'elle n'était une pure

31. *Ibid.*, p. 107.

32. *Ibid.*, p. 94.

33. *Ibid.*, p. 81.

34. In F.M.L. Thompson (ed.), *The Cambridge Social History of Britain, 1750-1950*, Cambridge, Cambridge University Press, vol. 1, 1990, pp. 371-372.

création de l'industrialisation. Sa population dépassait déjà les 20 000 habitants en 1750, ce qui représente un chiffre appréciable avant les nouveautés techniques de l'industrialisation et le démarrage économique de l'industrie cotonnière³⁵. De même, sa croissance ultérieure tint autant à sa position de centre commercial qu'à l'expansion de l'industrie manufacturière. Comme tous les centres commerciaux au XIX^e siècle, elle devint un pôle d'attraction pour le travail occasionnel, particulièrement dans le cas des très nombreux et très divers emplois liés au transport et au stockage. Ce marché du travail occasionnel était d'ailleurs de plus en plus occupé par l'immigration irlandaise. À partir des années 1820, cet afflux régulier de paysans irlandais sans qualification, sans argent, paupérisés, dénués de toute expérience de la vie urbaine, devait transformer Manchester en cet Enfer sur terre que dépeint Engels. Mais avec la meilleure bonne volonté, il est impossible de considérer cette situation dégradée comme représentative des ouvriers de Manchester dans leur ensemble. Il était fondamental pour Engels de présenter la situation du prolétaire moderne comme singulière et universelle. Mais cette apparente unité n'est obtenue que par des changements d'acteurs et de décors secrètement pratiqués en coulisse. Car la tentative de présenter un sujet unique, indifférencié, ne possédant rien, cache ce qui était en réalité un ensemble mouvant et différencié d'acteurs jouant des rôles divers.

Et s'il se peut, comme l'affirme Engels, que le «mouvement ouvrier» soit né dans les grandes villes, il n'est certainement pas né dans les zones qu'il décrit³⁶. Ce n'est donc pas en tant que description de quartiers industriels que l'étude d'Engels mérite de rester présente à notre mémoire mais en tant que tableau de la situation, au XIX^e siècle, de travailleurs occasionnels absolument misérables, socialement inadaptés, victimes de maladies et ne trouvant pas assez d'emplois.

Dernière question : quelle est la signification du recours d'Engels au *regard* ? Pourquoi y a-t-il autant d'insistance sur *la vue* et *l'odorat* alors que *l'ouïe* ne joue aucun rôle ? Il est tentant de suggérer qu'une réponse possible serait qu'en privilégiant la vue le jeune Engels faisait la même chose que les médecins et les architectes des prisons selon Foucault, à savoir exercer l'autorité incontestée d'un savoir/pouvoir qui n'admet pas de réplique, autorité que les historiens ont traditionnelle-

35. *Ibid.*, p. 27.

36. *Ibid.*, p. 360.

DOSSIER

*La ville :
postures, regards, savoirs*

Gareth Stedman Jones
*Voir sans entendre. Engels,
Manchester et l'observation
sociale en 1844*

ment associée à la bourgeoisie du XIX^e siècle. Dans cette perspective, la promenade urbaine d'Engels, malgré tous ses aspects choquants, se conforme sous d'autres rapports aux conventions bien établies de l'enquête sociale au XIX^e siècle. Et par exemple, elle ne transgresse pas les limites de ce type d'investigation en accordant la parole aux pauvres, droit qu'ils allaient pourtant obtenir cinq ans plus tard dans la fameuse enquête sur les pauvres de Londres réalisée par un autre fils rebelle rejetant l'autorité d'un père bourgeois, Henry Mayhew³⁷. Elle n'adopte pas non plus la pratique courante qui consiste à se rendre dans les quartiers pauvres ou mal famés accompagnés de policiers ou d'autres représentants de l'autorité, comme le fit Dickens. Dickens se tient du côté de l'autorité, ce qui ne l'a pas empêché parfois de reproduire avec compréhension les images et les sons des ruelles habitées par les pauvres³⁸. Il eût suffi qu'Engels adoptât une telle méthode pour que s'évanouisse sa vision de la déshumanisation, du retour à l'animalité et à la bestialité – procédé rhétorique de choc que partagent, semble-t-il, révolutionnaires et réformateurs sanitaires.

Mais une telle réponse n'est guère convaincante. Elle est, en effet, trop générale, présuppose un déterminisme social et néglige toute spécificité discursive. A vrai dire, il existe une autre réponse tenant mieux compte du contexte particulier et, à mon sens, plus intéressante. Si Engels n'a pas fait place à la parole ouvrière ni à celle des pauvres dans sa représentation de la ville industrielle, ce n'est pas qu'il soit «bourgeois» ou qu'il mette en œuvre un mode particulier de savoir/pouvoir. En ce qui le concerne, a surtout joué l'impact du seul héros intellectuel qu'il ait découvert pendant son séjour en Angleterre, l'historien et moraliste Thomas Carlyle³⁹. Du fait des affinités entre le héros de Carlyle, Goethe, et le maître d'Engels, Hegel, Engels trouve beaucoup d'éléments chez Carlyle avec lesquels il est déjà en accord, et en particulier une primauté analogue de l'action sur la parole. On a généralement négligé l'importance de cette tendance dans l'idéalisme allemand qui, par l'intermédiaire de Carlyle, marque ensuite la pensée victorienne. Cet aspect n'a plus été perceptible du fait de la priorité que la philosophie du XX^e siècle accorde à la valeur de signification du discours et à la fonction performative du langage. Dans ses écrits Carlyle insiste tout particulièrement sur la noblesse et le caractère révélateur de l'action par opposition au vide et

37. Henry Mayhew, *London Labour and the London Poor*, London, 4 vol., 1861-1862.

38. Charles Dickens, «On Duty with Inspector Field [1858]», in *The Uncommercial Traveller and Other Pieces*, London, Chapman & Hall, 1861.

39. Voir Friedrich Engels, «The Condition of England. Past and Present by Thomas Carlyle, London, 1843» in *Karl Marx-Frederick Engels Collected Works*, London, 1975, vol. 3, pp. 444-469.

à la superficialité de la parole. Il fait de cette idée l'origine d'une vision de l'histoire où naissent, puis déclinent des phases de croyances profondes aux fondements obscurs, ponctuées de périodes d'effondrement et de changement violent, durant lesquelles le vide et la décrépitude de symboles auparavant sacrés restent pour un temps masqués par tout un bruit de paroles superficielles, avant que ces périodes ne soient emportées par un cataclysme social. C'est cela qui chez Carlyle, dans son *Histoire de la Révolution française*, fait la force de la comparaison entre le bavardage des *philosophes* et, venue des profondeurs souterraines, l'irruption de ces terrifiants *sans culottes* bien incapables de discourir⁴⁰. C'est de cela que provient encore, dans *Chartisme*, la vigueur du contraste entre le Parlement qui n'est que futile «palabre nationale» et le désespoir, la colère sombre des ouvriers tels que les proclame la silencieuse éloquence des défilés à la lueur des torches⁴¹.

Ce contraste entre l'action et la parole, Engels peut aussi bien l'avoir pris chez Carlyle que chez Goethe, Hegel ou dans les *Deutsche-französische Jahrbücher*. Dans la version adoptée par les communistes feuerbachiens, il revient au philosophe «radical» d'exprimer par les mots le sens des actions ouvrières⁴². Cette séparation entre les mots et l'action, entre ce qu'on entend et ce qu'on voit, ne se rencontre pas que dans la philosophie allemande ou chez les disciples de Carlyle, on en trouve aussi l'écho dans des manières populaires de se représenter le monde. C'est, en effet, le substrat du mélodrame, cette forme d'action sans parole qui a dominé la culture populaire jusqu'à l'avènement du cinéma parlant⁴³. Replacée dans ce contexte, la conception non-verbale de la conscience, explorée d'abord dans ce texte d'Engels puis retenue par la suite dans la tradition marxiste, apparaît moins étrange. La *vision* d'Engels de la ville terrifiante, bestiale, violente mais silencieuse n'est donc pas seulement un des premiers jalons de l'enquête sociale. Il faut aussi la considérer comme une importante source, dans le domaine de l'imaginaire, de la nécessaire séparation entre ce qu'on voit et ce qu'on entend, entre l'action et de la parole, séparation qui, à la fin du XIX^e siècle et durant le XX^e, sous-tendra le mythe de la douloureuse destinée rédemptrice du prolétariat.

40. Thomas Carlyle, *The French Revolution: A History* [1837], Oxford, 1989, pp. 39-41.

41. T. Carlyle, *Chartism...*, *op. cit.*, p. 57.

42. Pour cette juxtaposition voir Karl Marx, «Zur Kritik der Hegelschen Rechtsphilosophie [1844]», trad. fr. «Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel. Introduction», in *Critique du droit politique hégélien*, Paris, Éditions sociales, 1975, pp. 197-212.

43. Sur l'importance du mélodrame voir Peter Brook, *The Melodramatic Imagination: Balzac, Henry James, Melodrama and the Mode of Excess*, New York: Columbia University Press, 1985.